

et descendant des Incas, trouve les quatre cents ans d'antiquité qu'il attribue à la dynastie des fils du soleil.

Quelques entreprises heureuses et une expédition contre les provinces qui s'étendent jusqu'aux frontières de Quito, expédition qui avorta et ne fit qu'ouvrir la route de cette riche contrée au successeur de Tupac Yupanqui, tels furent les événements les plus remarquables du règne de ce onzième Inca.

Dès l'avènement de Huayna Capac, la guerre de Quito recommença plus acharnée et plus sanglante que jamais. Les Péruviens avaient affaire à des adversaires belliqueux et obstinés, qui n'abandonnaient pas un pouce de terrain sans l'avoir énergiquement disputé; mais l'étoile des Incas l'emporta, et après trois ans de combats, Quito jura obéissance aux dominateurs de Cuzco.

L'historien Acosta nous apprend que, contrairement à l'usage, Huayna Capac fut de son vivant honoré comme un dieu. Ce fait suffit pour prouver la réputation et la popularité dont jouissait cet Inca dès les premières années de son gouvernement. L'une et l'autre étaient, du reste, justifiées par de brillantes qualités et surtout par une ardeur guerrière que tempérerait, après la victoire, une générosité qui ne se démentit jamais.

Ce fut Huayna qui fit fabriquer cette fameuse chaîne d'or longue de six ou sept cents pieds, et qui servait à exécuter une danse solennelle dans certaines circonstances importantes. La confection de cette chaîne était destinée à célébrer la naissance du fils aîné de l'empereur; c'est pourquoi le nouveau-né fut nommé *Huascar*, c'est-à-dire, *chaîne*.

Huayna eut bientôt un autre fils de la fille du feu roi de Quito. Ce second enfant reçut le nom d'Atahualpa, ou d'Atabalipa, suivant les historiens espagnols.

L'Inca soumit ensuite, sans coup férir, toute la vallée de Chima qui avait été la limite des conquêtes de ses prédécesseurs. Peu de temps

après, il décida les habitants de Tumbes à adopter la religion et les lois péruviennes. Il punit les Indiens de Huancavelica qui avaient assassiné leurs gouverneurs. D'après les conseils d'un oracle fameux qui prophétisait dans la vallée de Rimac, il somma, suivant l'usage, les indigènes de l'île de Puna de se reconnaître sujets des Incas; Tumpalla, chef de cette île, feignit de se soumettre, et supplia le roi d'honorer son pays de sa présence. Plein de confiance dans la loyauté de son nouveau vassal, Huayna Capac se rendit à Puna avec une partie de ses troupes. Il ne soupçonnait pas la perfidie de son hôte. Tandis qu'il s'occupait d'établir un commencement d'administration chez ces insulaires, une insurrection formidable éclata, et un grand nombre des soldats de l'Inca furent égorgés. Plusieurs princes du sang périrent même, dit-on, dans ce massacre. Huayna Capac tira une vengeance exemplaire de cette trahison; mille insulaires payèrent de leur vie un facile et odieux triomphe. Ce sanglant événement fit une profonde impression sur les populations timides et soumises que les Incas avaient façonnées à leur joug. Elles le célébrèrent dans leurs poésies, et elles en conservèrent si bien le souvenir, que les Espagnols entendirent plus d'une fois raconter ce lugubre récit par des Péruviens. Huayna fit bâtir une forteresse à Tumbes, et l'île de Puna fut confiée à la vigilance d'un gouverneur aussi actif qu'énergique.

L'exemple de Puna avait été contagieux. Les Indiens de la province de Chuchupuyas s'étaient aussi révoltés et avaient tué tous les magistrats et toutes les autorités nommées par l'Inca. A l'approche de l'empereur qui s'avancait contre eux à la tête d'une armée, ils cherchèrent un refuge dans des montagnes inaccessibles. Mais leurs femmes se jetèrent aux pieds de l'Inca et implorèrent sa clémence. Huayna se laissa toucher et fit grâce.

Rentré dans sa capitale, l'Inca avait formé le projet, conforme, du reste,

aux exigences de son âge, de terminer sa carrière de souverain par un voyage à travers ses vastes domaines. Il avait déjà commencé sa tournée, quand il apprit qu'une révolte avait éclaté dans la province de Caranqué. Il fallut livrer plusieurs fois bataille aux insurgés pour les réduire; enfin, ils furent battus, et deux mille d'entre eux furent sacrifiés à la vengeance de l'empereur.

La paix une fois rétablie dans toute l'étendue de son royaume, l'Inca revêtit Atahualpa, son fils naturel, de la souveraineté de Quito. Ce démembrement de l'empire parut de mauvais augure aux plus sages d'entre les Péruviens, du moins si l'on en croit les historiens espagnols, intéressés à faire croire que la destruction de la domination des Incas était prévue et redoutée par les indigènes eux-mêmes. Ce qu'il y a de singulier, c'est de voir Huayna Capac, comme poussé par une étrange fatalité, quitter sa ville de Cuzco, la capitale de ses ancêtres et la sienne jusqu'à ce moment, pour aller établir sa cour à Quito. Ce changement de résidence lui devint funeste; un jour, tourmenté par l'extrême chaleur, il eut l'imprudence de se baigner, en temps inopportun, dans un lac du voisinage; il s'ensuivit un refroidissement qui le conduisit au tombeau. Sa mort eut lieu huit ans avant la première expédition de Pizarre.

Huascar Inca, héritier légitime du trône, régna cinq années entières sans inquiéter son frère Atahualpa dans la possession du royaume de Quito. Au bout de ce temps, il réclama les domaines d'Atahualpa comme faisant partie de l'empire des Incas, dont il était le seul titulaire. De là des troubles civils qui favorisèrent puissamment les projets des Espagnols, ainsi qu'on le verra plus loin. Quelques historiens accusent Atahualpa d'avoir été le promoteur de ces querelles intestines. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Huascar promit de ratifier la cession faite par son père, à la condition que son frère jouirait de ses possessions à titre de fief de l'empire,

qu'il rendrait hommage au roi de Cuzco, et qu'il n'essayerait pas d'agrandir son territoire. Atahualpa promit et s'engagea même à accompagner son frère à Cuzco, à la tête de tous les curacas et personnages éminents de son royaume. Mais cette promesse cachait un piège infâme. Au lieu de se rendre en ami auprès du confiant Huascar, il marcha contre lui à la tête de forces considérables, le vainquit et le fit prisonnier. Les Espagnols se chargèrent de venger le malheureux Inca, car Atahualpa tomba lui-même entre leurs mains et fut sacrifié à leur impitoyable ambition. Mais n'anticipons pas sur les événements que nous aurons à raconter plus au long en faisant le récit de la conquête du Pérou. Nous n'en aurions même pas fait mention, si nous n'avions tenu à conduire la dynastie des Incas jusqu'au moment de sa destruction.

#### TABLEAU DES NATIONS INDIGÈNES.

Après avoir donné un aperçu de la civilisation de l'ancien empire péruvien, nous croyons à propos de faire connaître, sous le rapport physiologique et statistique, les peuples indigènes qui habitent cette contrée depuis les premiers temps historiques. Il va sans dire que nous supprimerons tout ce qui pourrait faire double emploi avec ce que nous avons déjà dit au sujet des mœurs et coutumes des Péruviens sous la domination des Incas.

Nous devons prévenir le lecteur que nous suivrons, dans cet exposé, l'ouvrage de M. d'Orbigny, intitulé *L'Homme américain*, ouvrage basé lui-même sur les sources les plus respectables, aussi bien que sur les observations personnelles de l'auteur.

Le territoire du Pérou était et est encore occupé par quatre nations distinctes. La principale et la plus nombreuse est la nation *Quichua* ou *Inca*; la seconde, par rang d'importance, est la nation *Aymara*; les deux autres sont les *Atacamas* et les *Changos*. Les Quichuas étaient autrefois le peu-

ple dominant, souverain, le représentant de la civilisation péruvienne. C'est cette nation que nous avons jusqu'à présent désignée, dans tout le cours de ce travail, sous la dénomination générale de *Péruviens*. Les Aymaras, malgré leur importance numérique, étaient, ainsi que les Atacamas et les Changos, soumis aux Quichuas. Actuellement on évalue comme suit la population respective de ces quatre tribus :

Quichuas ou Incas.....	874,907.	Métis	448,572
Aymaras.....	372,397.	Métis	188,237
Atacamas.....	7,348.	Métis	2,170
Changos.....	1,000	»	»
	1,255,652.		638,979

Ce total de 1,894,631 individus, tant métis que de race pure, ne comprend que des chrétiens. Il n'existe plus depuis longtemps, au Pérou, d'hommes à l'état sauvage proprement dit.

Passons maintenant aux détails :

**QUICHUAS.** Il est évident que la nation quichua a absorbé une foule d'autres tribus qui s'agrégèrent successivement à l'empire des Incas. Il paraît même que ce nom de *Quichua* n'était autrefois que la dénomination d'une de ces tribus; on croit qu'il n'a été généralisé que par les Espagnols. Celui d'*Inca*, qui est devenu synonyme de *Quichua*, fut d'abord réservé aux membres et aux descendants de la famille royale; il signifiait plus particulièrement *roi* ou *chef*.

Les Quichuas s'étendaient, vers le nord, sur tout le plateau, et probablement jusqu'à Quito (\*); en se dirigeant vers le sud, ils occupaient tout le plateau des Andes du Pérou et une certaine portion du versant oriental jusqu'au 15° degré sud, où ils confinaient aux Aymaras; au sud de cette dernière nation, ils habitaient les provinces de Cochabamba, de Chuquisaca, de Chayanta et de Potosi; à partir de cette zone, ils ne reparaisent plus sur les plateaux, et vivent sur le versant oriental jusqu'à Tucuman et Santiago del Estero, au 28°

(\*) Aujourd'hui même on parle la langue quichua dans le royaume de Quito.

degré de latitude. Sur le versant occidental, vers la côte, ils s'arrêtent à la ville d'Aréquipa, habitée par les Aymaras, et à celle d'Atacama, peuplée autrefois par la tribu de même nom. Sur tout le littoral du sud, les Quichuas régnaient sur des peuples soumis, mais d'une origine différente de la leur. Ils couvraient donc une longue bande de terrain qui suivait, du nord au sud, la chaîne des Andes, depuis Quito jusque près du lac de Titicaca; au delà des Aymaras, enclavés au milieu d'eux, ils se montraient encore sur une lisière du versant oriental, depuis Cochabamba jusqu'à Santiago del Estero; vers l'ouest, ils étaient bornés par les Andes; vers l'est, par les plaines chaudes et boisées.

Une foule de petites nations, répandues depuis Quito jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, avoisinaient les Quichuas au levant; dans le nombre on peut citer les Chayaritos, les Chuchos du Rio Paro, les Quixos, les Apolistas, les Maropas, les Tacanas, les Mocé-ténès et les Yuracarès. Dans la direction du sud, les Quichuas confinaient aux Chiriguano, et plus au sud encore, aux Matacos, aux Mboecobis, tribus d'origine araucane. Au nord, ils avaient pour voisins des populations de la race des Muiscas, habitants du plateau de Condamarca; enfin, au sud-ouest, comme nous l'avons dit, les Aymaras leur étaient limitrophes.

La population des Quichuas, telle qu'elle a été réduite par des massacres réitérés, par les guerres civiles, et par les travaux des mines, peut s'apprécier et se diviser comme suit :

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Cochabamba (Bolivie).....	1,182	12,980
Province de Sacava, département de Cochabamba..	3,805	2,290
Province d'Ayopapa, département de Cochabamba..	4,585	1,462
Province de Tacapari, département de Cochabamba..	14,780	8,090
Province d'Arque, département de Cochabamba..	13,491	4,741
Province de Clisa, département de Cochabamba..	16,355	11,192
Province de Mizqué, département de Cochabamba..	8,031	5,602

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Province de Yamparais, département de Chuquisaca..	12,440	6,220
Province de Tomina, département de Chuquisaca..	14,853	9,426
Province de Sinti, département de Chuquisaca..	13,636	6,818
Ville de Chuquisaca.....	1,312	3,282
Province de Potosi, département de Potosi.....	1,365	6,825
Province de Chayanta, département de Potosi.....	39,268	19,634
Province de Porco, Chichas et Lipéz.....	67,066	33,533
Province de Valle-Grande, département de Santa Cruz.....	317	4,239
Province de Cuzco (Pérou).....	14,254	699
Province de Paucartambo..	11,229	957
Province d'Abancay, département de Cuzco.....	18,419	4,739
Province de Calca-y-Lares, département de Cuzco.....	5,519	320
Province d'Urubamba, département de Cuzco.....	5,164	3,194
Province de Cotabamba, département de Cuzco.....	18,237	1,382
Province de Paruro, département de Cuzco.....	15,034	2,733
Province de Chabibiles, département de Cuzco.....	11,475	»
Province de Tinta, département de Cuzco.....	29,045	5,420
Province de Quispicanchi, département de Cuzco.....	19,947	4,366
Département de Lima (Pérou)	63,181	13,347
Département d'Ayacucho (Pérou).....	99,183	34,158
Département de Junin (Pérou).....	105,187	78,684
Département de la Libertad (Pérou).....	115,647	76,949
Département de Guayaquil (république de l'Équateur).....	153,900	76,950
Département de Quito (république de l'Équateur).....	36,800	18,400
	874,907	448,572(*)

On voit que la population quichua, non mélangée de sang espagnol, est encore assez considérable. On peut donc étudier facilement les caractères physiologiques et les mœurs actuelles de ce peuple, dernier représentant de la civilisation indigène dans l'Amérique méridionale.

La race quichua est généralement petite, quoique bien constituée. La taille moyenne de ces Indiens paraît être de 1 mètre 60 centimètres; elle est souvent moindre, surtout dans les lieux les plus élevés et où la raré-

(\*) Ce tableau est extrait textuellement de *L'Homme américain* de M. d'Orbigny.

faction de l'air empêche le développement normal de l'individu. Les femmes sont encore plus petites et n'atteignent guère que 1 mètre 460 millimètres.

Les Quichuas ont en général les formes massives, les épaules extrêmement larges, la poitrine volumineuse, bombée et remarquablement longue, ce qui augmente le tronc, et lui donne une singulière disproportion avec les membres. La tête est d'ordinaire très-grosse, relativement à l'ensemble du corps; les mains et les pieds sont toujours petits. Les femmes offrent les mêmes particularités; en outre, elles se distinguent par le volume de leur gorge.

La largeur de la poitrine, remarquable chez la plupart des Quichuas, tient évidemment à ce que, répandus sur des plateaux d'une grande élévation, et où par conséquent l'air est considérablement raréfié, ces Indiens ont besoin, pour vivre, d'habituer leurs poumons à de plus fortes et plus fréquentes aspirations, ce qui rend une cavité plus large et plus profonde nécessaire au jeu de l'appareil respiratoire.

Le teint des Quichuas n'a ni la nuance cuivrée des nations de l'Amérique septentrionale, ni la couleur jaune des Brésiliens; il offre un mélange de brun olivâtre foncé, particulier, du reste, aux Araucans, et en général à tous les peuples que M. d'Orbigny comprend dans sa race *pampéenne*. Pour mieux dire, le teint de la nation quichua est celui des mulâtres, et il est invariable chez tous les individus de cette race dont le sang est resté pur. Il n'est donc pas vrai, comme l'affirme Ulloa, que les Péruviens soient rougeâtres; ils sont plutôt bronzés, ainsi que l'a observé M. de Humboldt.

Les traits des Quichuas offrent un ensemble qui paraît constituer un type distinct et beaucoup plus rapproché du type mexicain que de celui des nations voisines. La tête, oblongue d'avant en arrière, est sensiblement déprimée sur les côtés; le front est

légèrement bombé quoique fuyant, disposition qui n'empêche pas que le crâne ne soit souvent très-développé et le cerveau notablement volumineux. La figure est large et ordinairement ronde; le nez est saillant, allongé, aquilin, recourbé à son extrémité inférieure, déprimé par le haut, garni de narines larges et ouvertes. La bouche, grande et proéminente, sans cependant que les lèvres soient trop grosses, est ornée de dents blanches et tellement solides que la vieillesse les respecte. Les joues ne sont guère saillantes que chez les hommes avancés en âge. Les yeux, généralement petits et constamment en ligne droite, ne sont ni bridés ni relevés en dehors. La sclérotique est toujours jaunâtre, comme chez quelques peuples à teint foncé. Quant aux cheveux, ils sont invariablement noirs, grossiers, épais, longs, roides, remarquablement lisses et plantés très-bas des deux côtés du front. Les sourcils, quoique très-arrqués, sont étroits et peu fournis; la barbe est extrêmement rare, et c'est à peine si, chez les hommes faits, on aperçoit quelques poils maigres et droits sur la lèvre supérieure et au menton. Ce qu'il y a de plus frappant dans la physionomie des Quichuas, c'est la saillie des arcades sourcilières et la dépression du nez dans sa partie supérieure. On ne peut s'empêcher de remarquer aussi sur le visage de ces Péruviens dégénérés un air triste, sérieux et réfléchi, mêlé à une certaine expression sinon d'hypocrisie, du moins de sournoiserie.

Nous avons parlé de la langue péruvienne, et nous avons dit qu'indépendamment de la langue vulgaire il y en avait une réservée aux Incas et aux grands du royaume. Nous ajouterons quelques détails sur ce point intéressant :

L'idiome quichua est assez riche, non-seulement pour rendre toutes les idées que comportait la civilisation des anciens Péruviens, mais encore pour répondre aux besoins d'un état social plus avancé. Il est plein de ressources ingénieuses, de figures élégantes de

comparaisons judicieuses; malheureusement la prononciation en est d'une rudesse extrême. On y signale des sons horriblement gutturaux et analogues à certaines aspirations de la langue arabe; l'accent général en est aussi très-marqué, et l'habitude de faire toujours longue la pénultième syllabe de chaque mot, contribue puissamment à rendre cet accent monotone et fatigant. Comme dans plusieurs idiomes américains, il y a souvent cumulation de consonnes, sans que les langues européennes puissent rendre l'effet de ces combinaisons de lettres. Ainsi l'on ne peut, si on n'a pas entendu parler le quichua, se faire une idée du *cc*, du *sc*, du *tcc*, du *tt*, du *qq*, etc. Dans *qqichua*, par exemple, le premier *q* se prononce, dit M. d'Orbigny, du fond de la gorge, comme un croassement. Une autre particularité de cette langue, c'est que les mots se terminent, la plupart du temps, en *a* ou en *i*; mais lorsqu'ils finissent par une consonne, ils ont d'ordinaire les sons *ip*, *ac*, *ak*, et quelquefois celui de *am* ou *an*. Point de diphthongues et absence complète de la lettre *u*; quant au *j*, il existe, mais avec la prononciation gutturale que lui donnent les Espagnols. Les sons du *b*, du *d*, de l'*f*, du *g*, de l'*x*, manquent complètement. Les adjectifs ne sont pas modifiés suivant les genres et les cas; les substantifs, au contraire, varient suivant les exigences du singulier ou du pluriel.

Nous avons dit ailleurs que leurs noms de nombres admettaient toutes les combinaisons possibles, et allaient jusqu'à 100,000.

Quant à la langue particulière que parlaient les Incas, elle est complètement éteinte, et l'on ne peut aujourd'hui s'en faire une idée.

Les Quichuas sont d'un caractère doux, pacifique, et éminemment sociable. C'est à tort qu'on les a accusés de lâcheté. Ils ont prouvé, comme on le verra dans le récit de la conquête du Pérou, qu'ils n'étaient pas foncièrement dépourvus de courage et d'intrépidité. Mais la tendance des institu-

tions de leur pays a exercé sur leur naturel une influence qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les habitudes d'obéissance passive et de respect aveugle pour leurs souverains, jointes à la terreur que leur inspiraient des lois d'une sévérité excessive, comprimèrent chez eux tout sentiment d'initiative, et disposèrent leur esprit à cette espèce d'abrutissement qu'on leur a si souvent reproché. Toute pensée de rébellion contre le monarque et ses délégués étant non-seulement un crime de lèse-majesté, mais encore un sacrilège, les sujets s'étaient peu à peu accoutumés à une soumission absolue envers les autorités. Façonnés à cette résignation sans bornes, ils changèrent de maîtres sans murmurer, et reportèrent sur les Espagnols la vénération superstitieuse dont ils faisaient profession envers les Incas. Ils obéirent aux conquérants comme ils avaient obéi aux prétendus enfants du soleil. Ils se laissèrent opprimer presque sans résistance, parce qu'ils voyaient dans les Européens des hommes envoyés, eux aussi, par leur père commun. De là cette opinion que les Péruviens étaient un peuple de lâches, comme si les instincts les plus énergiques n'étaient pas modifiés par des idées et des institutions énervantes. On se rappelle d'ailleurs ce que nous avons fait observer au sujet de la division des terres et du régime de la communauté. Nul doute que la certitude d'un bien-être facilement acquis, et l'extinction de toute ambition, comme de tous désirs excentriques, dans le cœur des indigènes, n'eussent puissamment contribué à plonger les Péruviens dans cette indolence et cette apathie que les historiens ont prise pour de la pusillanimité. Sans doute, nous le répétons, les Quichuas sont d'un naturel docile et éminemment sociable; mais de la douceur à la lâcheté il y a loin; la docilité n'est pas du tout incompatible avec le courage.

Les Quichuas sont hospitaliers envers les étrangers, reconnaissants envers les personnes qui leur ont fait du bien, bons pères de famille, ouvriers

adroits et laborieux. Ils oublient difficilement une offense, mais ne cherchent pas les occasions de se venger; aussi les crimes sont-ils extrêmement rares au Pérou. Ils sont généralement taciturnes, et leur physionomie exprime une mélancolie qui n'a rien de farouche, mais qui est le signe caractéristique d'une condition malheureuse. Au nombre de leurs bonnes qualités, il faut mettre la sobriété, la résignation dans les souffrances physiques ou morales, et la discrétion (\*).

Les voyageurs qui n'ont vu que les défauts de ces Américains, sans tenir compte de l'influence abrutissante de la servitude, n'ont pas craint d'accuser les Quichuas de stupidité, et de les assimiler à la brute. La Condamine et son compagnon de voyage Bouguer ont fait des Indiens du Pérou le portrait le plus repoussant. Ulloa, qui partagea les travaux et la gloire de ces deux célèbres académiciens, renchérit sur leur appréciation, et nous montre les Quichuas sous le jour le plus ignoble. Nous citerons l'opinion de ce savant Espagnol, afin que le lecteur sache jusqu'où a pu aller l'injustice des écrivains qui ont jugé les Péruviens au point de vue des idées européennes, et abstraction faite de la situation, alors si douloureuse, de ces pauvres gens :

« Si on les regarde comme des hommes, dit Ulloa, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'âme, et leur imbécillité est si visible, qu'à peine, en certains cas, peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des animaux. Rien n'altère la tranquillité de leur âme, également insensible aux revers et aux prospérités. Quoique à demi nus, ils sont aussi contents que le roi le plus somptueux dans ses habillements. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux; l'autorité et les dignités où ils peuvent prétendre leur paraissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même in-

(\*) Ulloa rappelle qu'un complot s'est tramé durant trente ans au Pérou, sans qu'il y ait eu un seul dénonciateur.

différence l'emploi d'alcade ou celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer. L'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, et souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage: disposition d'autant plus singulière, qu'on ne peut la changer par aucun moyen. On ne peut ni les tirer de cette indifférence, qui est à l'épreuve des hommes les plus habiles, ni les faire renoncer à cette grossière ignorance et à cette négligence insouciantes qui déconcertent la sagacité de ceux qui s'occupent de leur bien-être (\*). »

On reconnaît dans ce passage toutes les calomnies que les partisans de l'esclavage ont, de tout temps, prodiguées aux nègres. Ce qu'on a dit des malheureux arrachés aux rivages de l'Afrique, et démoralisés par la servitude dans les colonies, Ulloa et d'autres voyageurs l'ont répété au sujet des Quichuas, et en général des indigènes de l'Amérique méridionale. On compte pour rien les effets de l'esclavage, de la misère, et de l'absence complète d'éducation sur ces peuples déshérités. On impute à ces infortunés des imperfections qui sont le résultat d'une situation humiliante et précaire. On oublie la cause pour ne voir que l'effet, et l'on punit les Américains des crimes de leurs oppresseurs. Est-ce là de la justice?

Ce portrait des Péruviens, fût-il exact, ne prouverait que contre les institutions des Incas et le gouvernement des Espagnols. Mais tout se réunit pour prouver qu'il n'est point fidèle. M. d'Orbigny, qui a très-minutieusement observé les Quichuas sous le rapport physiologique et moral, affirme qu'ils ne sont pas inférieurs en intelligence aux peuples européens « Ils ont, dit-il,

(\*) Voyage en Amérique pour déterminer la forme et la figure de la terre, fait par ordre du roi d'Espagne par don George Juan et Ulloa.

la conception vive, apprennent avec facilité ce qu'on veut leur enseigner, et diverses observations ne permettent pas de douter qu'ils n'aient tout ce qu'il faut pour faire un peuple éclairé. » À défaut de ce témoignage, nous trouverions dans l'histoire du Pérou mille preuves de l'aptitude des Quichuas pour l'industrie, les arts et les sciences qui conduisent à la vraie civilisation. Certes, un peuple qui a bâti des monuments grandioses et somptueux, qui a montré une grande habileté dans les procédés d'agriculture, qui savait fondre et travailler les métaux, qui s'était rendu compte de l'année solaire, qui était parvenu à déterminer les équinoxes et les solstices, qui avait inventé toutes les séries de nombres nécessaires aux combinaisons de l'arithmétique, qui enfin avait fait tout ce que nous avons énuméré dans notre exposé de la civilisation péruvienne; un tel peuple peut, à bon droit, être proclamé éminemment intelligent, et ce n'est pas sa faute si les Espagnols ont, par un despotisme avilissant, altéré ses belles facultés, arrêté l'essor de ses nobles instincts, et obliteré ses heureuses aptitudes.

Nous n'en dirons pas davantage sur les Quichuas. Tout ce que nous aurions à ajouter pour compléter la physionomie de ce peuple, a déjà trouvé place dans le tableau de l'empire du Pérou sous la domination des Incas. Nous y renvoyons donc le lecteur.

AYMARAS. Plusieurs circonstances significatives, et les assertions des historiens en crédit, font présumer que la nation aymara fut le berceau de la civilisation péruvienne. Ce peuple mérite donc toute notre attention.

Les Aymaras habitaient, antérieurement à l'établissement de la dynastie des Incas, une contrée voisine du lac de Titicaca. Or, c'est de ce lac que sortirent, comme on l'a vu, Manco Capac et sa compagne. Attaqués une première fois par le troisième inca, Lloque Yupanqui, assaillis de nouveau par les Quichuas, sous le règne de Maita Capac, quatrième roi de Cuzco, les Aymaras ne furent définitivement soumis

que durant le gouvernement de Yahuar-Huacac. Dès lors, le nom d'*Aymara* fut étendu à toutes les populations qui parlaient la langue de cette province. Cette langue ne s'est point mêlée à celle des Quichuas, encore moins a-t-elle été absorbée par elle, bien que les Incas eussent pour règle d'établir l'unité de langage dans tout leur empire. Ce fait prouve que la nation aymara fut puissante et nombreuse. Elle couvrit tout le plateau des Andes, du 15° au 20° degré de latitude australe. Elle s'étend encore aujourd'hui, dans la direction nord et sud, entre les mêmes parallèles, c'est-à-dire, depuis les provinces de Tinta et d'Aréquipa, en suivant le plateau, jusques et y compris le bassin de Paria et d'Oruro. De l'est à l'ouest, elle occupe l'espace compris entre les 69° et 75° degrés de longitude occidentale (méridien de Paris); ou, en d'autres termes, une surface irrégulière formant, d'après la division actuelle, le département d'Aréquipa presque tout entier, les provinces d'Aymaras, de Paucartambo, de Cuzco, tout le département de la Paz et celui d'Oruro. Elle a pour voisins au nord-ouest, les Quichuas; à l'est, les nations des Andes proprement dites, telles que les Tacana, les Apolistas et les Mocéténa; au sud-est et au sud, les Quichuas de Cochabamba, de Chayanta et de Potosi; enfin au sud, vers le littoral, les Atacamas et les Changos. On voit que les Aymaras forment, à proprement parler, un noyau autour duquel rayonne la population quichua.

La grandeur des monuments de Tiahuanaco, les nombreux vestiges d'habitations qu'on retrouve sur les bords du lac de Titicaca, la quantité de tombeaux qui existe dans des localités aujourd'hui désertes, prouvent, aussi bien que la conservation de la langue aymara, l'importance numérique et sociale de cette nation. À défaut de documents propres à nous fixer sur la population des anciens indigènes, on peut apprécier avec assez d'exactitude la population actuelle. La Bolivie et le Pérou proprement dit présentent un total de 372,397 Aymaras de sang pur

et 188,237 métis, tous professant la foi chrétienne. Par ces restes, on peut juger ce que devait être autrefois ce peuple, qui cependant n'était pas la nation dominante.

Sous le rapport physique, les Aymaras et les Quichuas semblent ne faire qu'une seule et même nation. Il y a entre eux similitude parfaite de physionomie, de taille et de couleur; on remarque même chez les Aymaras cette ampleur de la poitrine observée chez leurs voisins, et qui s'explique par une résidence continuelle dans des régions où la raréfaction de l'air exige un développement extraordinaire de l'appareil respiratoire.

Il paraît certain que les Aymaras avaient autrefois l'habitude de s'aplatir la tête. On a trouvé dans les tombeaux que renferment les îles du lac de Titicaca un grand nombre de crânes dont la forme étrange ne laisse aucun doute sur cette question. Comme il existait dans ces sépultures d'autres têtes non déprimées, on en a conclu que cette forme n'était pas normale, mais artificielle; on a, de plus, constaté que les crânes d'hommes offraient seuls des traces d'aplatissement. D'après l'inspection de ces débris humains, il est évident que la pression avait lieu d'avant en arrière et aussi circulairement. Cette opération avait pour effet de refouler le cerveau en arrière, et de donner un grand développement aux parties postérieures de la tête, au détriment des parties antérieures. Nous avons vu nous-même une momie d'enfant aymara qui ne permet pas la moindre incertitude sur la réalité de cette singulière coutume, plus répandue, du reste, qu'on ne le croit, chez les peuples sauvages ou encore dans l'enfance de la civilisation.

On ne sait pas au juste à quelle époque remonte cet usage parmi les Aymaras. La découverte d'une statue colossale antérieure à l'époque des Incas, prouverait qu'il n'existait pas avant l'établissement de cette dynastie de souverains. L'allongement des oreilles, autre coutume commune aux Quichuas et aux Aymaras, n'a dû se pra-

tiquer chez ces derniers que dans le quatorzième ou le quinzième siècle.

Il est difficile d'admettre, avec M. d'Orbigny, que la dépression du crâne n'influe en rien sur les facultés intellectuelles des Aymaras. La physiologie nous enseigne qu'on n'altère pas impunément la forme naturelle de la tête; la phrénologie, consultée au besoin sur cette question, répondrait de même, et même plus affirmativement.

Comme la langue quichua, l'idiome aymara est d'une grande richesse, et offre toutes les ressources possibles pour l'expression nette et précise des pensées les plus variées. Éléphant dans ses tournures et poétique dans son caractère général, il est horriblement dur à prononcer. Les sons gutturaux y sont très-fréquents, et à cet égard il l'emporte sur le quichua. Comme dans cette dernière langue, il y a force redoublements de consonnes. Il est à remarquer que les mots se terminent toujours par des voyelles; un grand nombre par la voyelle *a*, dont ils sont pour la plupart composés. L'*e*, l'*i*, l'*o* et l'*u* sont quelquefois remplacés par la consonne *t*. Les diphthongues sont inconnues. Il en est de même de l'*u* avec la prononciation française. Les lettres *b*, *d*, *f*, *r*, *x* ne sont pas employées; le *g* devant les voyelles se prononce *wa*; le *j* est excessivement guttural. Les adjectifs, comme dans la langue anglaise, ne varient pas suivant le cas, le nombre et le genre. La numération est décimale, ainsi que chez les Quichuas, et elle se prête à toutes les désignations de chiffres jusqu'à un million. Observons toutefois que si pour les nombres 3, 6, 8 et 1000, le quichua et l'aymara paraissent avoir une origine commune, pour les autres chiffres ils diffèrent totalement. Les synonymes sont nombreux dans la langue aymara; les mots composés se contractent volontiers pour le besoin de l'oreille, d'ailleurs si peu respectée dans la prononciation de certaines syllabes. Un vingtième des mots se retrouve, avec de légères modifications, dans le quichua, et cela seul suffirait pour prouver une source commune.

Il est à supposer que l'idiome aymara a été la souche de la langue quichua, qui l'environne de toutes parts.

Nous ne dirons rien du caractère, des facultés intellectuelles, des mœurs ni des usages des Aymaras : ce peuple offrait sous ces différents rapports une parfaite similitude avec les Quichuas. Mais nous signalerons un point important qui dénote une différence essentielle entre les deux civilisations indigènes : c'est l'architecture. Les monuments de Tiahuanaco, situés près du lac de Titicaca, c'est-à-dire dans le foyer principal de la civilisation aymara, sont le produit d'un état social relativement très-ancien. « Ils se composent d'un tumulus élevé de près de cent pieds, entouré de pilastres; de temples de cent à deux cents mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de suites de colonnes anguleuses, colossales, de portiques monolithes, que recouvrent des grecques élégantes, des reliefs plats d'une exécution régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor, son messager; de statues colossales de basalte chargées de reliefs plats, dont le dessin à tête carrée est demi-égyptien; et enfin d'un intérieur de palais formé d'énormes blocs de roche parfaitement taillés, dont les dimensions ont souvent jusqu'à sept mètres quatre-vingts centimètres de longueur, sur quatre mètres de largeur et deux d'épaisseur. Dans les temples et dans les palais, les pans des portes sont, non pas inclinés, comme dans ceux des Incas, mais perpendiculaires, et leurs vastes dimensions, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup, en beauté comme en grandeur, tout ce qui postérieurement a été bâti par les Incas. D'ailleurs, on ne connaît aucune sculpture, aucuns reliefs plats dans les monuments des Quichuas de Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tiahuanaco. La présence de ces restes évidents d'une civilisation antique sur le point même d'où est sorti le premier Inca, pour fonder celle du Cuzco, n'offrirait-elle pas une preuve

de plus que de là furent transportés, avec Manco Capac, les derniers souvenirs d'une grandeur éteinte sur la terre classique des Incas (\*) ? »

Il y a aussi une notable différence entre les tombeaux des Aymaras et ceux des Quichuas. Les sépultures des Aymaras, au lieu d'être souterraines, consistaient quelquefois en grands bâtiments carrés, avec une petite ouverture destinée à donner passage aux cadavres; ceux-ci étaient rangés le long des murs, assis, couverts de vêtements ou d'une espèce de tissu de paille. Souvent c'étaient de petites maisons en briques non cuites, de la même forme que les monuments funéraires dont nous venons de parler, à toit incliné, et offrant également une ouverture du côté du levant; d'autres fois, c'étaient des espèces de tours carrées, à divers étages, contenant des corps symétriquement rangés. Ce dernier genre de tombeaux se trouve principalement et en grand nombre dans les îles de Quebaya et sur les bords du lac de Titicaca. Ces sépultures, dont les dimensions sont parfois considérables, réunies en groupes serrés, forment souvent des espèces de villages, nécropoles silencieuses dont les habitants dorment du sommeil éternel.

Il est impossible de dire avec certitude quelle fut la religion des Aymaras; l'examen des monuments fait présumer que le culte du soleil existait chez cette nation, et que des bords du lac de Titicaca il fut transporté dans les murs de Cuzco. L'orientation des temples à l'est, les bas-reliefs des portiques monolithes qui représentent l'astre bien-faisant entouré de rayons, ces hommes tenant deux sceptres, occupant le centre du tableau et environnés de rois couronnés et de condors, telles sont les preuves sur lesquelles s'appuie l'opinion qui suppose l'existence du culte du soleil chez les Aymaras.

En résumé, les Aymaras ne diffèrent des Quichuas que par une partie des mots de leur langue, par l'usage

(\*) D'Orbigny, *L'Homme américain* t. I, p. 324.

de s'aplatir la tête, par la construction des monuments et par les tombeaux; pour tout le reste, ces deux nations ont entre elles la plus parfaite analogie. On peut donc les considérer comme deux rameaux issus de la même souche; et les Aymaras ayant vécu, depuis les premiers temps de l'histoire du Pérou, à l'entour du lac de Titicaca, berceau de Manco Capac et de Mama Oello, il y a de fortes raisons de présumer qu'ils ont donné naissance à la civilisation quichua. Il faudrait donc voir dans les Aymaras le type de la société péruvienne, le peuple modèle de cette contrée, la nation la plus anciennement civilisée, et dont les institutions ont été copiées par des voisins plus puissants.

ATACAMAS. Les ancêtres de cette nation se nommaient *Olipés* ou *Llipi*, suivant Garcilasso de la Véga. On croit que les Atacamas occupent aujourd'hui le versant occidental des Andes, depuis le 19° jusqu'au 22° degré de latitude méridionale, c'est-à-dire l'espace compris entre le sud d'Arica et le pays des Changos, qui, avec les Aymaras, sont leurs seuls voisins. Ce peuple habite toute la province de Tarapaca et celle d'Atacama. On évalue le nombre de ces Indiens à environ 7,348, et les métis à 2,170.

Tout ce que nous avons dit des caractères physiques des Quichuas peut s'appliquer aux Atacamas; mais leur langue paraît différer essentiellement du quichua, de l'aymara et du chango, ce qui constitue un fait éminemment caractéristique. Ils sont pêcheurs et agriculteurs, ce qui s'explique par leur résidence sur le littoral et dans les vallées fertiles. Pacifiques et sédentaires, ils ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes que les Aymaras. Leurs tombeaux sont tout ce qui reste de leur civilisation passée. Ces sépultures ont une grande analogie avec celles des Quichuas; elles sont souterraines, et consistent en un caveau revêtu de murs en pierres sèches. Les morts y sont placés les jambes pliées, entourés de vases, d'ustensiles de ménage, de vêtements, d'aliments, d'ar-

mes, ou de fuseaux et de fil, si c'était une femme. On couvrait la fosse de branchages et de pierres, puis de terre, de manière toutefois à ce que le tout fût au niveau du sol. Ces tombeaux ne sont pas isolés, mais réunis de façon à former de vastes cimetières.

Là se bornent les détails consignés par M. d'Orbigny dans l'intéressant ouvrage qui nous sert de guide.

CHANGOS. Cette nation se réduit aujourd'hui à quelques individus qui habitent principalement les environs du port de Cobija (Bolivie), et se rencontrent sur les bords de l'océan Pacifique, entre les 22° et 24° degrés de latitude sud. Ils continuent vers le nord et vers l'est aux Atacamas, vers le sud aux Araucans, dont ils sont toutefois séparés par le désert d'Atacama. L'établissement d'une mission à Cobija, dans le but spécial de convertir cette nation, prouverait qu'elle était autrefois assez nombreuse. On peut la considérer actuellement comme à peu près anéantie, car c'est tout au plus si, au dire des autorités de Cobija, on compte mille Indiens de cette tribu.

En observant attentivement les Changos, on reconnaît que leur teint est un peu plus foncé que celui des Quichuas, et leur taille un peu plus petite. Quant aux autres caractères physiques, ils sont identiques à ceux des peuples voisins, à l'exception du nez qui n'est pas aquilin; du reste, même physiologie triste et taciturne.

La langue chango diffère, dit-on, de celle des Atacamas, des Quichuas et des Aymaras; toutefois, il n'y a aucune certitude à cet égard, les renseignements recueillis par les voyageurs étant tout à fait insuffisants.

Le littoral sur lequel vivent les Changos se trouvant sous un climat constamment sec, les habitations de ces Indiens n'ont besoin d'être ni solides ni bien closes. Une tente fermée au moyen de quatre piquets et de peaux de phoques suffit à une famille tout entière. Quelques peaux de moutons ou des algues sèches composent le lit sur lequel couchent pêle-mêle le père la mère et les enfants. Le mobi-

lier est à l'avenant. Les hommes passent tout le jour à la pêche, leur seule industrie. Les barques sur lesquelles ils s'aventurent en mer consistent tout simplement en deux outres de peaux de phoques remplies d'air et liées ensemble. Cette espèce de canots, dont les Aymaras font également usage, se dirigent, au milieu des flots les plus agités, au moyen d'une rame à deux bouts, propre à pagayer des deux côtés. Le pêcheur, à genoux sur l'avant de cette singulière embarcation, va faire la chasse aux loups marins sur les rochers, et harponner le poisson en pleine mer. Leur adresse égale leur intrépidité, et il est rare qu'ils rentrent dans leur cabane sans un butin raisonnable.

Dans les voyages qu'ils font quelquefois à travers les déserts situés entre la côte et l'intérieur du pays, ils font porter à leurs femmes les fardeaux les plus pesants; ces femmes se servent pour cela d'une espèce de hotte qu'elles soutiennent au moyen d'une sangle portant sur le front. C'est aussi à l'aide d'une lanière en cuir passant sur le devant de la tête que les Indiens de l'Amérique centrale portent les plus lourdes charges.

On découvrit en 1830 des tombeaux de Changos dans le voisinage de Cobija. La couche de terre de quatre mètres qui les recouvrait prouve que les corps qu'ils renfermaient devaient être inhumés depuis une époque très-reculée. Ces corps étaient couchés en long, ce qui est caractéristique, les sépultures des autres peuples péruviens n'ayant montré jusqu'à ce jour que des cadavres ployés à la manière des enfants dans le sein de leur mère. Ils étaient, du reste, couverts de vêtements de laine d'un tissu remarquablement fin, et l'on a observé qu'ils étaient rangés séparément par sexe et par âge.

Nous allons maintenant faire connaître plusieurs autres nations qui jusqu'à ces dernières années avaient été inconnues aux Européens, et qui complètent l'ensemble des populations indigènes du Pérou et de la Bolivie.

YURACARÈS. Ce nom, qui signifie *hommes blancs*, désigne une peuplade dispersée au pied des derniers contreforts des Andes orientales, et surtout dans les forêts qui avoient les montagnes. Quoique cette nation ne compte pas aujourd'hui deux mille individus, elle occupe une superficie de vingt à trente lieues de largeur, comprise entre Santa-Cruz de la Sierra à l'est, et la longitude de Cochabamba à l'ouest; les 67° et 69° degrés de longitude occidentale, 16° et 17° degrés de latitude sud, forment les limites du territoire habité par ces sauvages.

Le trait caractéristique des Yuracarès est la couleur presque blanche de la peau, couleur qui évidemment n'est pas une anomalie, et doit être exclusivement attribuée à l'influence des forêts épaisses et humides sous l'ombre desquelles vivent constamment ces Indiens. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que sur un grand nombre d'entre eux, le visage et le corps sont couverts de larges taches d'une nuance beaucoup plus claire que le reste de leur peau. Nous ne savons jusqu'à quel point on peut assigner pour cause à ce phénomène une maladie eutanée; l'opinion de M. d'Orbigny à cet égard, quoique positivement formulée, ne nous paraît pas péremptoire, car un voyageur anglais a observé la même anomalie sur les *quarterons* de Lima; seulement chez ces derniers les taches sont noires, comparativement à la couleur générale du corps.

La taille des Yuracarès est, en moyenne, de 1 mètre 66 centimètres, et atteint quelquefois 1 mètre 76 centimètres. Ce peuple est donc remarquablement plus grand que les nations dont nous avons déjà esquissé la physiologie. Le corps, convenablement proportionné à cette stature, offre toutes les apparences de la force et de l'agilité. La fierté de la démarche trahit la vanité qui constitue le fond du caractère de cette peuplade. Les femmes ont aussi des formes qui, sans nuire à la grâce et à la souplesse, annoncent une grande vigueur physique.

Complètement différents des Qui-

chuas, sous le rapport de la couleur, les Yuracarès se rapprochent d'abord sous le rapport des traits. Leur front court et bombé, leur nez long et presque toujours aquilin, leurs yeux petits et noirs surmontés de sourcils arqués, leur barbe droite et rare, leurs cheveux noirs, roides et longs, rappellent le type inca ou quichua. Seulement leur physiologie se distingue par une expression de fierté et de vivacité qu'on peut prendre pour de l'enjouement.

Le langage des Yuracarès est très-doux, sans accumulation de consonnes ni désinences trop dures, quoique le *j* soit guttural (\*). Cette euphonie suffirait à elle seule pour établir une notable différence entre cet idiome et la langue des Quichuas et des Aymaras. D'autres particularités corroborent la distinction; mais nous les passerons sous silence à cause de l'espace borné

(\* Ce que nous avons déjà dit de la rudesse et de la gutturation de certains idiomes particuliers aux peuples de ces contrées, ne donne qu'une idée bien insuffisante de la prononciation et de la bizarrerie de ces idiomes. L'extrait suivant du voyage de La Condamine sur le fleuve des Amazones contient des détails plus explicites et par cela même plus propres à faire comprendre la singularité de ce phénomène philologique :

« La langue des Yameos, dit le célèbre voyageur, est d'une difficulté inexprimable, et leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire que leur langue. Ils parlent en retirant leur respiration et ne font sonner presque aucune voyelle. Ils ont des mots que nous ne pourrions écrire, même imparfaitement, sans employer moins de neuf ou dix syllabes; et ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poeltarrorincouoac* signifie en leur langue le nombre trois. Heureusement pour ceux qui ont affaire à eux, leur arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable que cela paraisse, ce n'est pas la seule nation indienne qui soit dans ce cas. La langue *brasilienne*, parlée par des peuples moins grossiers, est dans la même disette, et passé le nombre trois, ils sont obligés, pour compter, d'emprunter le secours de la langue portugaise. »